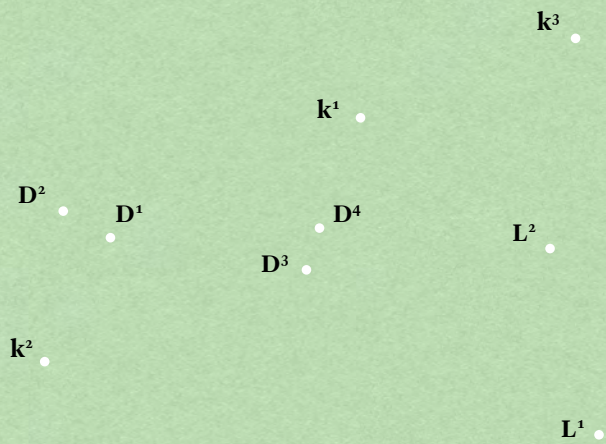


Trajectoires



Trajectoires

COMMISSAIRES / *CURATORS*

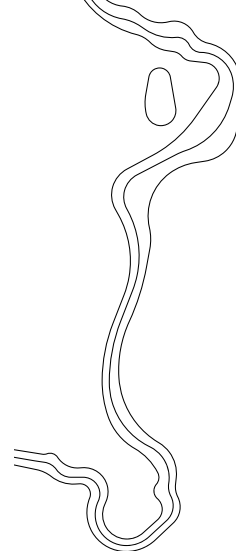
CATHERINE BARNABÉ
& LUDMILA STECKELBERG

Une trajectoire est un tracé, un chemin parcouru par un corps en mouvement qui mène d'un point à un autre ; il n'est pas question d'errance, mais de savoir où l'on va.

Trajectoires regroupe trois artistes montréalaises qui sont nées ailleurs et qui ont vécu un processus d'immigration. KHADIJA BAKER (Syrie), DOROTHÉE NOWAK (France-Pologne) et LYSETTE YOSELEVITZ (Mexique) ont des pratiques artistiques qui, sans être axées sur la question de l'immigration, en reflètent certainement l'influence. Ces déplacements vécus d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, sont ancrés dans leurs démarches.

Le projet est né d'un désir de comprendre comment les changements de lieu, de culture et d'entourage affectent les vies, et particulièrement les pratiques artistiques. L'une des deux commissaires, LUDMILA STECKELBERG, est une artiste d'origine brésilienne ayant immigré à Montréal il y a six ans. Vivant une situation similaire à celle des trois artistes sélectionnées, elle sent que sa pratique est imprégnée de son parcours. L'autre, CATHERINE BARNABÉ, est une commissaire et auteure ayant toujours vécu à Montréal, mais qui s'intéresse aux questions du déplacement et de la géographie. Elle réfléchit sur l'espace dans lequel nous évoluons et la façon dont celui-ci nous influence. Plusieurs questions se sont imposées en tentant d'approfondir les effets de la migration. Comment les ancrages se refont-ils, s'ils se refont ? Pourquoi et comment certains éléments du travail artistique perdurent-ils alors que d'autres s'effritent avec le temps et le mouvement ? Comment le travail change-t-il ? Est-ce que les préoccupations sont toujours les mêmes suite à un exil ? Comment le pays d'origine se ressent-il dans la pratique artistique ? Et comment le pays d'accueil influence-t-il l'œuvre ? Existe-t-il un « avant » et un « après » ?

Bien que le sujet de l'immigration soit d'actualité, cette exposition ne tente pas de cerner des enjeux sociaux ou politiques, ou encore de réaliser une étude exhaustive. Il s'agit plutôt de mettre en commun des pratiques qui ont comme particularité d'être teintées du parcours des artistes et de proposer des regards et des discours pluriels sur un même geste. Ce geste, celui de quitter son pays d'origine pour refaire sa vie ailleurs, influencera certainement la



création, si ce n'est pas par les sujets abordés, ce sera par un regard renouvelé. La migration de son pays d'origine vers un autre comporte plusieurs ramifications qui complexifient le rapport de l'exilé avec son identité, ses désirs, et ses choix passés et futurs. Il s'agit d'une décision réfléchie qui est toujours lourde de conséquences, qu'elles soient positives ou négatives. Que l'acte soit posé à cause d'une situation oppressante, à cause d'un danger réel ou pour des raisons plus personnelles, il est fait chaque fois dans le dessein de vouloir améliorer son sort, de hausser sa qualité de vie, de renouveler les possibles, d'ouvrir de nouveaux horizons.

Le choix des trois artistes est le résultat d'une volonté de travailler avec des femmes d'expériences, d'origines et de cultures diverses. En effet, elles ont toutes trois des parcours singuliers et des angles d'approche différents. Si nous pouvons constater que les préoccupations de Khadija sont plutôt sociales et politiques, que Dorothée s'intéresse à la documentation d'une communauté et que Lysette aborde la question de l'intime, nous pouvons également tisser des liens entre leurs propos. Ainsi, se dégage de cette exposition une considération pour les récits personnels ; ceux des artistes, mais particulièrement ceux qui leur sont racontés par d'autres qui sont passés par des processus semblables, qui ont tracé, eux aussi, cette trajectoire. Nous cernons dans les trois cas le désir d'aller vers les autres pour mieux revenir vers soi. Les artistes interrogent d'autres immigrants, écoutent leurs histoires afin de trouver des réponses, de se positionner. Elles passent par les autres pour se mettre en scène, pour se redéfinir. Ainsi, la question de l'identité se trouve au cœur des œuvres, car c'est justement cette dernière qui se retrouve brouillée et en constante redéfinition dans une migration.

Il peut être dangereux de tomber dans des généralités et des clichés lorsque l'on aborde des questions liées à l'immigration. Prudemment, nous ne voulons pas imposer une voix uniforme, mais justement permettre le dialogue et la pluralité des regards dans un projet qui réunit des femmes aux pratiques singulières. Ces textes ne sont pas écrits du point de vue de celle qui a vécu l'une de ces trajectoires, mais du point de vue de celle qui s'intéresse à cette problématique. Ils ont été influencés par les discussions entre les commissaires, par des échanges, par des questions posées aux artistes.

La question de l'espace

L'espace que nous habitons aide à nous définir, c'est-à-dire que nous nous imprégnons d'une façon ou d'une autre de ce qui constitue notre environnement (la ville, les gens, la culture, la langue). C'est une condition humaine que d'absorber l'information qui se trouve à proximité, que de se laisser influencer par ce que nous voyons et vivons. Ainsi, il est envisageable de penser qu'un artiste se laissera influencer par l'espace physique et social dans lequel il évolue. Mais l'influence est certainement mutuelle. Autant un artiste étranger peut tirer profit de sa culture et de sa société d'accueil, autant il peut lui transmettre de nouvelles perspectives. Nicole Lapierre dans *Pensons ailleurs* utilise l'image de la porte et du seuil à franchir, puis du pont à traverser, pour illustrer le geste de quitter un pays pour aller vers un autre. Elle relate la dynamique des échanges qui se font dans le mouvement :

Dans la mobilité de la porte se révèle cette dynamique des contraires, de la clôture à l'ouverture, du dedans au dehors, du discontinu au continu, qui, selon [Georg] Simmel, structure la vie individuelle et sociale. « En elle, la limite jouxte l'illimité, non à travers la géométrie morte d'une cloison strictement isolante, mais à travers la possibilité offerte d'un échange durable. » Une porte est faite pour s'ouvrir, pour entrer ou sortir, elle est symboliquement promesse d'hospitalité ou de liberté¹.

Elle démontre ainsi que dans les parcours, soit les passages d'un pays à un autre, se trouve la possibilité d'aller et de venir, de se laisser guider par ce que nous y trouvons. Il y a dans ce choix de la mobilité plusieurs possibles qui s'offrent à nous, ainsi qu'un échange mutuel, une influence à double sens.

L'« entre »

Chacune des artistes a quitté son pays d'origine pour une raison particulière, qui diffère beaucoup de l'une à l'autre. Chacune a donc un rapport avec celui-ci et avec l'immigration qui est tout à fait personnel. Mais chacune semble aussi entretenir une relation complexe avec ses origines, avec le lieu géographique et social. Cette relation, quelqu'un n'ayant jamais vécu ailleurs ne peut la comprendre. Le lien avec la terre natale ne peut simplement pas être le même. Émanant de l'attachement au pays d'origine, le concept de non-retour auquel font face les exilés semble évoquer chez eux des sentiments ambigus appartenant à la fois à la nostalgie, à la peur et au vertige. Il y a pour ceux-ci le sentiment constant d'être « entre » ; entre deux cultures, entre l'envie de rester et de retourner, entre le passé et le présent. Il y a plusieurs deuils à faire, dont celui de la vie que l'on avait construite, qui peut sembler être la négation d'une part de son identité. Alors qu'il change de pays et découvre une autre culture et une autre langue, l'individu s'imprègne de nouveaux codes d'adoption et se transforme. Ainsi, il reste étranger toute sa vie ; à son pays d'origine, à son nouveau pays. Il se trouve entre deux cultures. Il est impossible pour lui de renier tout de son héritage, de nier son passé, de faire réellement table rase pour recommencer dans un nouveau pays. Il faut donc apprendre de nouvelles choses, s'habituer à de nouvelles façons de faire, vivre dans une société différente. Mais il faut le faire avec tout un bagage qui perdure et qui intervient à divers niveaux. La neutralité n'existe pas. Il s'agit de faire un deuil du pays d'origine et de rebâtir à partir de cela, de ces traces qui ne s'effacent pas. « Les gens (déplacés) sont littéralement *inter essant*, ils sont entre, un peu dedans, un peu dehors, au milieu du gué où rester est réputé malaisé. Leur position est inconfortable [...] Mais de l'expérience du dépaysement social peut surgir une pensée décalée, dérangement et inventive.² » Car la migration permet de « penser ailleurs » et de transposer son regard. Elle permet un changement de point de vue, une sortie de soi. KHADIJA BAKER l'exprime bien lorsqu'elle évoque que du moment où l'on traverse la frontière, on commence à se poser des questions sur l'espace dans lequel on vivait et sur celui dans lequel on vit maintenant. On commence alors à comprendre, à voir mieux, quand on est plus loin on commence à voir plus, cette distance permet une vision plus claire. Car cette expérience de la migration implique certainement une transfiguration, une évolution condensée, elle marque à jamais le parcours. Sans avoir été choisie comme pivot des pratiques, elle s'est imposée, elle a trouvé sa trajectoire.

1. Lapierre, Nicole. 2004. *Pensons ailleurs*. Paris, Stock, p.29.

2. *Ibid.*, p.13.

Chez-soi (projet de médiation)



Durant l'exposition, nous invitons les visiteurs à participer au projet *Chez-soi* en répondant à la question : quelle est votre définition du chez-soi, de la maison ? Des feuilles à l'effigie de l'activité sont disponibles à la galerie. Après avoir répondu, le participant doit passer le document à quelqu'un d'autre (à un ami ou à un inconnu en le déposant dans une boîte aux lettres). Celui-ci doit à son tour répondre à la question et le retourner à Espace Projet. Les récits sont ensuite dispersés dans le quartier. Cette activité sert à réfléchir à la notion de maison, à ce qui fait que l'on se sent chez soi quelque part, dans cette construction personnelle qui nous apporte un certain confort.

Répondant 1

Ça fait déjà sept ans que j'ai laissé mon pays d'origine. Je me sens intégrée et bien installée dans mon petit appartement, avec mon chat, à Montréal. Mais, dans le fond, la vérité c'est que « chez soi » pour moi, c'est nulle part. Depuis que j'ai quitté le Brésil, j'ai l'impression d'avoir chaque pied dans un pays. Être immigrant est un état de constant malaise, de déchirement. Quand je suis ici, le Brésil me manque. Mais je n'ai plus de chambre chez mes parents. Je n'ai plus de lit. Là je me mets à penser à mon lit à Montréal, à la vie que j'ai eue ici, seule. À mes endroits préférés aussi parce que c'est là qu'ils existent. Ma vie ici c'est à moi toute seule. Mais elle existe aussi ailleurs. On dit en anglais *Home is where the heart is*. Alors, je dois dire que « chez-soi » est ici, et là ; parce que mon cœur va toujours être ici, et là.

Répondant 2

Je n'ai jamais eu de « chez moi ». J'ai toujours vécu chez mes parents. Chez mes parents, ce n'est pas chez moi. Mes parents mettent des nappes en plastiques sur des meubles en bois. C'est laid chez mes parents, même si des fois c'est beau. Le « chez-moi » de mes parents est rassurant. Mais ce n'est pas « chez moi ». Il y aura toujours des nappes en plastique. Et la senteur de la chaleur d'une maison qui a chaud l'été et froid l'hiver. J'ai acheté une lapine. L'expression de l'appropriation d'un lieu qui caractérise son chez-soi : une décision qui est nôtre, qui attaque notre monde pour le définir selon nos couleurs. Ma lapine et moi, c'est un futur « chez-moi », le développement de quelque chose qui m'appartient. Toutes les deux grises et timides, on va bâtir quelque chose.

COMMISSAIRES

Catherine Barnabé

CATHERINE BARNABÉ est commissaire et auteure indépendante, en plus d'être cofondatrice d'Espace Projet pour lequel elle assure la codirection depuis 2012. Elle est détentricrice d'une maîtrise en études des arts de l'Université du Québec à Montréal (2011). Son mémoire portait sur l'artiste en déplacement dans la ville et ses stratégies d'inscription malgré sa mobilité. Les notions d'espace et de géographie sont celles qui perdurent dans ses projets d'écriture et d'exposition. En plus de proposer plusieurs expositions annuellement à Espace Projet, son travail de commissaire a été présenté dans des lieux d'exposition dans la région de Montréal et à Toronto (Salle Alfred-Pellan, Centre Lethbridge, Gallery 44). Ses textes ont été publiés dans diverses revues et lieux d'exposition (*esse*, *ETC*, *Spirale*, *Art Mûr*). En 2012, elle effectuait une résidence d'auteure et de commissaire à Est Nord-Est (St-Jean-Port-Joli) et en 2015, une résidence de commissaire à Linea de Costa (Cadiz, Espagne).

Ludmila Steckelberg

Née à Brasilia, Brésil, LUDMILA STECKELBERG est une artiste visuelle multidisciplinaire installée à Montréal depuis 2009. Ludmila détient une maîtrise en muséologie de l'Université de Montréal (2014), est photographe et designer, et membre du conseil d'administration d'Espace Projet. Elle a participé à plusieurs expositions en tant qu'artiste au Canada, en Europe et dans son pays d'origine. Son travail a été présenté dans diverses publications et fait partie de collections de particuliers et de collections muséales un peu partout dans le monde, comme celle du Musée d'Art moderne de Rio de Janeiro au Brésil. *Trajectoires* est son premier projet en tant que commissaire d'exposition.



Traces d'intimité

LYSETTE YOSELEVITZ



Roots/Racines

KHADIJA BAKER



Dom Polski
DOROTHÉE NOWAK

CURATORS

Catherine Barnabé

Catherine Barnabé is an independent curator and author, in addition to being the co-founder of Espace Projet for which she acts in the capacity of co-director since 2012. She holds a Master's degree in Art Studies from the Université du Québec à Montréal (2011). Her thesis focused on the artist's movement within the city and the strategies the artist deploys to leave a trace despite this mobility. The notions of space and geography are constants in her writing and exhibition projects. In addition to mounting several exhibitions at Espace Projet every year, her work as a curator has been shown in exhibition spaces in the Montreal area as well as Toronto (Salle Alfred-Pellan, Lethbridge Centre, Gallery 44). Her writings have been published in various magazines and exhibition spaces (*esse, etc, Spirale, Art Mûr*). In 2012, she participated in an author and curator residency at Est Nord-Est (St-Jean-Port-Joli) and in 2015, a curator residency at Linea de Costa (Cadiz, Spain).

Ludmila Steckelberg

Born in Brasilia, Brazil, Ludmila Steckelberg is a multi-disciplinary visual artist who has been living in Montreal since 2009. Ludmila has a Master's degree in Museology from the Université de Montréal (2014), is a photographer and designer, and a member of the Espace Projet board of directors. She has taken part in many exhibitions as an artist in Canada, Europe and her country of origin. Her work has been presented in various publications and belongs to private and museum collections around the world, such as the Rio de Janeiro Museum of Modern Art in Brazil. *Trajectoires* is her first project as an exhibition curator

A trajectory is an itinerary, a road travelled by a body in motion that leads from one point to another. It's not about wandering. It's about knowing where you're headed.

Trajectoires brings together three Montreal artists who were born abroad and who went through an immigration process. Khadija Baker (Syria), Dorothée Nowak (France-Poland), and Lysette Yoselevitz (Mexico) have artistic practices which, without necessarily focusing on immigration, definitely bear the traces of its influence. These displacements they experienced from one country to another, from one culture to another, are at the root of their work.

The project was born from a need to understand how changes of location, culture, and environment impact lives, and artistic practices in particular. One of the two curators, Ludmila Steckelberg, is an artist of Brazilian origin who immigrated to Montreal six years ago. Having lived through a similar situation as the three selected artists, she also bears the trace of her journey on her work. The other, Catherine Barnabé, is a curator and author who has always lived in Montreal, but who has a keen interest in issues surrounding displacement and geography. She thinks about the space in which we evolve and how it influences us. Many questions emerged from an attempt to parse the effects of migratory movements. How can we put down new roots? Is it even possible? Why and how do certain artistic elements last while others erode over time and distance? How does the work change? Do preoccupations remain the same, even after exile? How can the country of origin be felt in the artistic practice? And how does the host country influence the work? Is there a "before" and an "after"?

While immigration is currently a hot topic, this exhibition is in no way attempting to cover social or political issues, or to produce a comprehensive study. Rather, the idea is to pool these practices that share the distinctive feature of being coloured by the journey of the artists, and provide multiple perspectives and views on a single gesture. This gesture, the departure from the country of origin to make a new life in a different place, most definitely has an influence on

creation, if not in the choice of subjects, then in how they are made to see them from a different perspective. The migration from the country of origin towards another has many ramifications that add complexity to the relationship between those in exile and their identities, desires, past and future choices. It is a deliberate decision that always bears its share of consequences, whether positive or negative. Whether the act is committed as a result of an oppressive situation, because of a real danger, or for more personal reasons, every time it is accomplished with a view to improve one's fate, to better one's quality of life, to open up possibilities, to broaden horizons.

The three artists were chosen because we wanted to work with women coming from different experiences, backgrounds, and cultures. While it is apparent that Khadija's concerns are primarily social and political, that Dorothée is interested in documenting a community, and that Lysette tackles the question of privacy, we can also draw parallels between their discourses. Thus, from this exhibition emerges a consideration for personal narratives: those of the artists, but more significantly, the stories they were told by those who have taken similar paths, who also followed this trajectory. In all three instances, we sense the artists' impetus to look towards others to better understand themselves. The artists question other immigrants, listen to their stories in search of answers, in order to situate their own experiences. Through others they become present, they redefine themselves. In that way, the issue of identity is central to the works, since it is precisely that which becomes scrambled and continuously redefined through migration.

It's dangerously easy to fall prey to sweeping statements and clichés when it comes to addressing immigration-related issues. Cautiously, we do not wish to impose a homogenous voice, but rather to enable dialogue and a diversity of points of view within a project that brings together women with highly singular practices. These texts are not written from the perspective of someone who experienced these trajectories first-hand, but from the point of view of someone with a deep interest in the issue. They were influenced by conversations between the curators, by exchanges with the artists and the questions that were put to them.

The Issue of Space

The space we inhabit helps us define ourselves. In one way or another, we soak in what makes up our environment (the city, people, culture, language). It is human nature to take in the information around us, to let ourselves be influenced by what we see and experience. Thus, it is conceivable to think that artists will let themselves be influenced by the physical and social space in which they live. But the influence is certainly mutual. As much as foreign artists can benefit from their host culture and society, they can also share new perspectives with it. Nicole Lapierre, in *Pensons ailleurs*, uses the image of the door and threshold to pass through, the bridge to cross, to illustrate the act of leaving one country for another. She discusses the dynamics involved in the exchanges that are carried out through movement:

The mobility of the door reveals this binary opposition, between open and closed, inside and outside, fragmented and continuous, which, according to [Georg] Simmel, structures individual and social life. "Through this finite unit the limited and the unlimited are limited in turn - but not in the dead geometrical form of a mere wall, rather as the possibility of a continuous and mutual exchange." A door is made to open, to enter or exit, it is a symbolic promise of hospitality or freedom.
¹ [Our translation]

Therefore, Lapierre shows us that through the journey from one country to another there exists the possibility of coming and going, of letting ourselves be guided by what we find there. In choosing this mobility there are several possible outcomes that are presented to us, like a mutual exchange, a two-way influence.

The In-Between

Each one of the artists left their country of origin for a specific reason, vastly different from one to the other. Each therefore has a completely unique and personal connection with their homeland and with the experience of immigration. But they also each seem to maintain a complex relationship with their background, and with their personal socio-geographical situations. This relationship is something that is difficult to understand for someone who hasn't lived abroad. Once each individual has left their native country, their connection to their place of origin is forever altered. The notion of no return with which exiles are often confronted fosters ambiguous feelings: part nostalgia, part fear, and part vertigo. They forever feel like they are "in-between"; between two cultures, between wanting to stay and to return, between past and present. There are many things to mourn, including the life they had built, which can feel like the negation of a part of their identity. As each individual changes country and discovers a new culture and language, they adopt new codes and begin to change. Therefore, they remain strangers their entire lives, to their countries of origin, to their new countries. They find themselves between two cultures. It is impossible for them to deny their entire heritage, to deny their past, to really wipe the slate clean in order to start afresh in a new country. They have to learn new things, get used to new ways of doing, of living in a different society. But this has to be accomplished while they continue to carry significant baggage that intervenes at various levels. Neutrality does not exist. They must mourn their birth place and rebuild from those remains, from traces that cannot be erased. "(Displaced) people are literally *inter esting*, they are between, a little bit inside, a little bit outside, in the middle of the river crossing where it is ill-advised to remain. Their position is uncomfortable [...] But from the experience of culture shock can emerge disturbed, unsettling, and inventive thought."² [Our translation] Because migration allows people to "think abroad" and transpose their perspective, it enables them to change their point of view, to exit the self. As Khadija Baker aptly says, from the moment you cross a border, you begin to ask questions about the space in which you were living and in which you now live. Distance allows us to see things clearly. The further we travel, the more we may begin to see. The migration experience involves a transfiguration, a condensed evolution, which leaves a lasting mark on our journeys. Without having been specifically chosen as the pivotal point of their practices, the experience of immigration imposed itself as such and became a trajectory.

1. Lapierre, Nicole. 2004. *Pensons ailleurs*. Paris, Stock, p.29.

2. *Ibid.*, p.13.

Chez-soi (Home) (mediation project)

During the exhibition, we invite visitors to participate in the *Chez-soi* project by answering the following question: what is your definition of "home"? Activity-specific answer sheets are available in the gallery. After answering, the participant must pass along the document to someone else (to a friend or stranger by dropping it into a mailbox). This person must then answer the question and return it to Espace Projet. The stories are then scattered throughout the neighbourhood. The purpose of this activity is to encourage people to think about the notion of home, about what makes us feel at home somewhere, within a personal construct that provides us with a certain amount of comfort.

Respondent 1

It's already been seven years since I left my country. I feel integrated and comfortably set up in my small Montreal apartment with my cat. But really, to be honest, "home" for me is nowhere. Since I left Brazil, I have the impression I have one foot in each country. Being an immigrant means constantly feeling ill-at-ease, torn. When I'm here, I miss Brazil. But I don't have a room in my parents' house anymore. I don't have a bed. When I'm there, I think about my bed in Montreal, about the I created here, alone. But it also exists elsewhere. Home is where the heart is, as they say. So I guess I have to say that "home" is here, and there; because my heart will always be here, and there.

Respondent 2

I've never had a "home". I've always lived with my parents. My parents' house is not my home. My parents put plastic tablecloths on wood furniture. My parents' house is ugly, even if sometimes, it's nice. My parents' "home" is reassuring. But it's not my "home". There will always be plastic tablecloths. And the musty smell of a house that's hot in the summer and cold in the winter. I bought a rabbit. The expression of the appropriation of a place that defines one's home: a decision that is ours, that attacks our world in order to define it according to our own colours. My rabbit and I are a future "home", the development of something that belongs to me. We're both shy and grey, we're going to build something together.

Trajectoires

Catalogue d'exposition
Exhibition Catalogue

Espace Projet est un organisme culturel qui a pour mission de diffuser principalement le travail d'artistes émergents en art actuel et en design. De nature collaborative et ouverts à l'expérimentation, les projets sont soutenus par des publications et des activités de médiation afin d'inviter le visiteur à poser un regard différent sur son quotidien. Ancré dans la collectivité, Espace Projet propose aussi des actions en relation avec l'espace public.

Espace Projet is a cultural organization whose principal goal is to showcase the works of emerging artists working in contemporary art and design. Collaborative in nature and open to experimentation, the projects are supported by publications and mediation activities intended to give the visitor a different perspective on the everyday. Rooted in the community, Espace projet also proposes actions related to the public space.

--

Espace Projet

353 rue Villeray
Montréal, QC H2R 1H1
514.439.9337
www.espaceprojet.net
expo.espaceprojet@gmail.com

CO-DIRECTEUR, COMMISSAIRE DESIGN
Éric Aubertin

CO-DIRECTRICE, COMMISSAIRE ART ACTUEL
Catherine Barnabé

ESPACE PROJET REMERCIE LE
CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES
DE SON APPUI FINANCIER.



Conseil des arts
et des lettres du Québec
Québec

COMMISSAIRES / CURATORS

Catherine Barnabé & Ludmila Steckelberg

TEXTES DU CATALOGUE

Catherine Barnabé – inspirée du travail des artistes, de la table ronde entre les artistes et Ludmila Steckelberg tenue le 15 mai 2016 à Espace Projet, et des lectures de Nicole Lapierre, Georg Simmel, Claude Raffestin, Marc Augé et Walter Benjamin.

CATALOGUE TEXTS

Catherine Barnabé – inspired by the artists' works, the round table talks between the artists and Ludmila Steckelberg on 15 May 2016, and readings from Nicole Lapierre, Georg Simmel, Claude Raffestin, Marc Augé and Walter Benjamin.

TRADUCTION ANGLAISE / ENGLISH TRANSLATION

Toby Cayouette

CORRECTION D'ÉPREUVES ANGLAISE / ENGLISH PROOFREADING

Melissa Bull

PHOTOGRAPHE DE L'EXPOSITION / EXHIBITION PHOTOGRAPHER

Jean-Michael Seminaro

DIRECTION ARTISTIQUE, DIRECTION DE LA PUBLICATION, ÉDITION ET DESIGN GRAPHIQUE / ARTISTIC DIRECTION, PUBLICATION DIRECTION, EDITING AND GRAPHIC DESIGN

d'ébène et de blanc – Catherine Métayer,
Marie Tourigny & Pier-Philippe Rioux

AIDE AU MONTAGE DE L'EXPOSITION / ASSISTANCE WITH THE EXHIBITION PRODUCTION

Sarah Cousineau

MÉDIATION CULTURELLE / CULTURAL MEDIATION

Liliane Audet

IMPRIMEUR / PRINTER

Quadriscan

Dépôt légal

Bibliothèque et archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-9816005-0-9

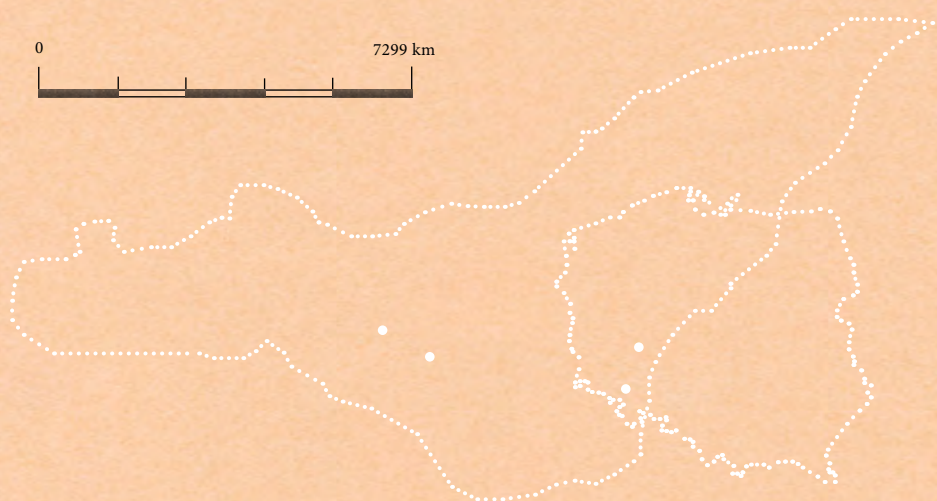
Montréal, juin 2016 | Montreal, June 2016

© Espace Projet

Tous droits réservés / All rights reserved

Khadija Baker
Dorothee Nowak
Lysette Yoselevitz





Dorothee Nowak

DOM POLSKI



Née en France de parents polonais, les questions de la migration et du voyage ont toujours été au cœur des préoccupations de DOROTHÉE NOWAK. Même si elle n'a jamais habité la Pologne, elle y a fait plusieurs aller-retour durant son enfance passée dans le nord de la France. Très jeune, elle a été habituée aux au revoir et aux retours, aux pleurs et aux déchirements de quitter ceux que l'on aime et que l'on ne voit que trop rarement. Ceci a eu pour effet de lui donner envie de voyager et de vivre ailleurs. Tôt dans son parcours, elle part étudier à l'étranger, en Sicile puis à Séville. Alors qu'elle revient en France pour terminer ses études, elle se penche sur la question des migrants de Calais, un projet qui a pour sujet l'art politique et le témoignage. Elle vient ensuite à Montréal pour une année puis repart en Australie rejoindre son frère, où elle rencontre son futur mari avec qui elle voyage durant deux ans, visite les familles respectives en France, en Pologne et au Japon et revient au Canada en 2014. Ils vivent à Montréal depuis, mais repartiront certainement.

Le déplacement comme réalité

Le mouvement semble faire partie intégrante de la façon de vivre de Dorothée. «Franchir la porte, passer le pont, traverser les frontières et partir au loin, tout cela requiert un peu (parfois beaucoup) d'audace et de curiosité. Mais concevoir la porte comme un seuil, le pont comme la matérialisation d'un désir d'autre rive et la frontière comme une ligne imaginaire, c'est réfléchir sur le sens des limites et les dépasser.¹» Dépasser ses limites, avoir envie d'aller voir ailleurs, de sortir de soi, n'est-ce pas aussi toujours se sentir étrangère ? Chercher continuellement l'endroit où l'on voudra rester tout en cultivant une envie constante de perspective, de recul et de recommencement, ne l'est-ce pas tout autant ?

L'artiste en déplacement d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, qui ne fait que passer, sans être en voyage, mais vivant un quotidien durant quelque temps, demeure toujours étranger. Étranger face à la culture locale qu'il a à peine le temps d'absorber et de comprendre, étranger face à son pays natal dans lequel il n'évolue plus, dont il n'a que des bribes lointaines sous forme de souvenirs ou de nouvelles. Étranger partout donc, mais s'appartenant entièrement et faisant de ces origines plurielles une identité singulière.

Le déplacement qui rythme la vie de Dorothée est un moteur qui façonne non seulement son parcours mais aussi sa pratique artistique, puisqu'elle en fait le sujet de ses photographies. La question de l'immigration a toujours été présente dans son travail. C'est quelque chose qui s'est imposé à elle car le sujet la touche directement et c'est à travers lui qu'elle peut tenter de trouver réponse, de cerner un peu mieux ses racines et ses désirs constants de mouvement.

Documenter le quotidien d'une communauté

Dans la série *Dom Polski* présentée dans cette exposition, Dorothée propose des portraits de gens issus de la communauté polonaise montréalaise. On pourrait qualifier son approche de documentaire car elle les photographie dans leur quotidien, dans leur vie, sans aucune mise en scène et en tentant de rendre le plus justement possible leur essence. C'est ainsi qu'elle pénètre dans leur intimité, dans leur maison. Elle fait des portraits de ces gens qui ont quitté la Pologne à des époques différentes, mais elle photographie aussi les objets et les meubles qui se trouvent dans leur maison. Ceux-ci sont autant d'éléments qui contribuent à documenter justement et sensiblement cette diaspora. Le décor dans lequel les gens évoluent témoigne de leur rapport à la mémoire et au souvenir. De façon générale, nous nous entourons de ce qui est signifiant pour nous et créons un habitat qui nous ressemble et dans lequel nous nous sentons bien, dans lequel nous pouvons nous sentir chez soi, que l'on soit dans son pays natal ou dans un pays étranger que l'on a fait sien. Ainsi, par ces intrusions dans la vie de Polonais montréalais, elle tente de cerner l'attachement à la terre d'origine et le lien à l'identité culturelle. Ceux-ci sont complexes et s'articulent dans un rapport au nouvel environnement qui peut-être dichotomique, sans nécessairement être contradictoire. Il semble y avoir un constant va-et-vient entre un fort sentiment d'appartenance au pays d'origine, peut-être même accentué par la distance, et une adaptation au nouvel espace de vie.

Sa documentation de la communauté polonaise montréalaise s'inscrit dans un projet à long terme, qui débute à Montréal puisque c'est ici qu'elle vit pour l'instant, mais qui trouvera certainement suite sur d'autres continents, en allant à la rencontre de la diaspora polonaise.

Les récits des autres : son récit

En réalisant cette série, Dorothée a récolté les histoires des gens portraiturés. Ainsi, nous avons accès à des récits de vie qui nous font comprendre les motifs de l'exil et nous permettent de mieux saisir comment le processus d'immigration est un point tournant dans une vie. Alors que certains ont quitté la Pologne sous occupation russe et furent déportés en Sibérie pour ensuite passer par Téhéran, l'Ouganda, l'Inde ou l'Angleterre avant d'atterrir à Montréal dans les années 1950, d'autres sont partis dans les années 1980 ou 1990 pour des raisons tout aussi politiques. Ainsi, le travail de Dorothée touche autant aux sphères intime et politique que documentaire. Avec ce projet, elle a vécu des moments de partage en allant à la rencontre des autres. Elle a appris plusieurs choses sur la communauté polonaise, sur ces gens dont le récit est teinté par l'Histoire, sur la politique et sur les conditions de vie sociales. Les gens interviewés lui ont raconté des histoires qu'ils n'avaient jamais partagées. L'artiste est entrée dans l'intimité de leur maison, mais aussi dans l'intimité de leur récit, de leur regard. Rapidement, elle a décidé de ne pas seulement faire leur portrait, mais aussi de photographier des objets qui parlent autant que les regards, qui sont symboliques et témoins.

Sa situation de migration constante et d'exil volontaire, Dorothée la déjoue un peu ici en documentant la communauté polonaise montréalaise. Elle y voit certainement un moyen de mieux comprendre d'où elle vient. Car la Pologne, bien qu'elle n'y soit pas née et n'y ait pas même vécu, est en quelque sorte sa mère patrie, celle de ses parents et de ses ancêtres. Son identité, forgée par sa vie en France et par ses multiples déplacements, prend tout de même racine dans ce pays qu'elle ne connaît pas de la même façon que d'autres où elle a passé des périodes de temps continues. Y ayant uniquement séjourné pour des vacances et des visites familiales, elle n'a jamais vécu un quotidien en Pologne qui lui permettrait de s'y dire chez elle. Pourtant, en réalisant ce travail, elle croit finalement se redéfinir plus comme Polonaise que comme Française, bien qu'elle se pose toujours des questions sur son appartenance à chacun de ces endroits. Elle avoue s'être toujours sentie dans cet entre-deux : en France elle était la Polonaise, en Pologne la Française. À Montréal, lorsqu'elle visite les gens dans leur maison, elle se sent comme en Pologne, un peu chez elle, étonnement. Un peu comme chez ses grands-parents, certains éléments se recoupent : une date de naissance commune entre un Montréalopolonais et son père, un détail qui lui rappelle sa propre famille. Ainsi, avec ce projet, elle se trouve à parler d'elle-même sans vraiment le faire, sans se mettre de l'avant. C'est un moyen pour elle de répondre à des questions qui l'habitent afin, une fois de plus, d'aller vers les autres pour mieux revenir à soi.

1. *Ibid.*, p. 12.

Biographies des membres
de la communauté
polonaise montréalaise
photographiés dans
l'oeuvre *Dom Polski*

MARIA

Maria nait en 1926 dans la Pologne sous occupation russe. Elle est déportée en Sibérie à 13 ans, et vivra ensuite en Iran et en Ouganda. C'est à Londres qu'elle rencontre son mari, alors qu'elle rejoint un de ses frères retrouvé par la Croix-Rouge. Le couple s'installe au Canada en 1957.

BERNARD & CZESLAWA

Czeslawa a été déportée en Sibérie, et a vécu en Inde et en Iran avant d'immigrer au Canada en 1927. Bernard vit au Canada depuis 1939, d'abord en Saskatchewan, puis à Montréal où il est très impliqué dans la communauté polonaise. Bernard et Czeslawa sont mariés depuis 64 ans.

DOBROMIR

Les parents de Dobromir, né à Wroclaw en Haute-Silésie, quittent la Pologne en raison de la politique du temps, son père étant membre du mouvement de solidarité Solidarnosc. Sa famille s'installe au Canada en 1987. Il a alors 4 ans.

KAJA

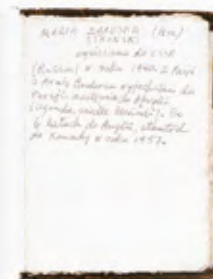
Née à Walbrzych, Kaja quitte la Pologne à 2 ans. Ses parents, membres du mouvement Solidarnosc et ayant fait de la prison pour contrebande de livres illégaux, souhaitent fuir le communisme. Sa famille passe deux années en Grèce, puis s'installe au Canada en 1989.

IZABELA

Les parents d'Izabela se sont rencontrés au Canada dans une boîte de nuit alors que sa mère était en visite au pays et que son père fuyait la Pologne. Ils se marient en Pologne, mais s'installent rapidement au Canada. Izabela, née en 1995, visite souvent sa famille en Pologne.

RICHARD

La mère de Richard a quitté la Pologne pour les États-Unis. Richard a fait partie de la Navy américaine et a beaucoup voyagé avant de s'installer au Canada. Il vit ici depuis 1951, et a fait venir au pays son frère et sa mère.

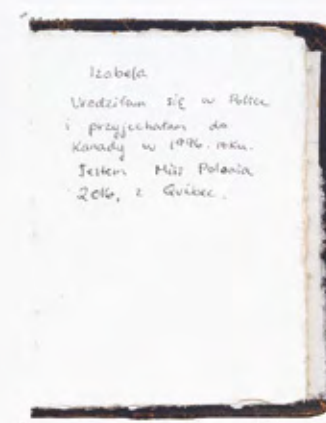
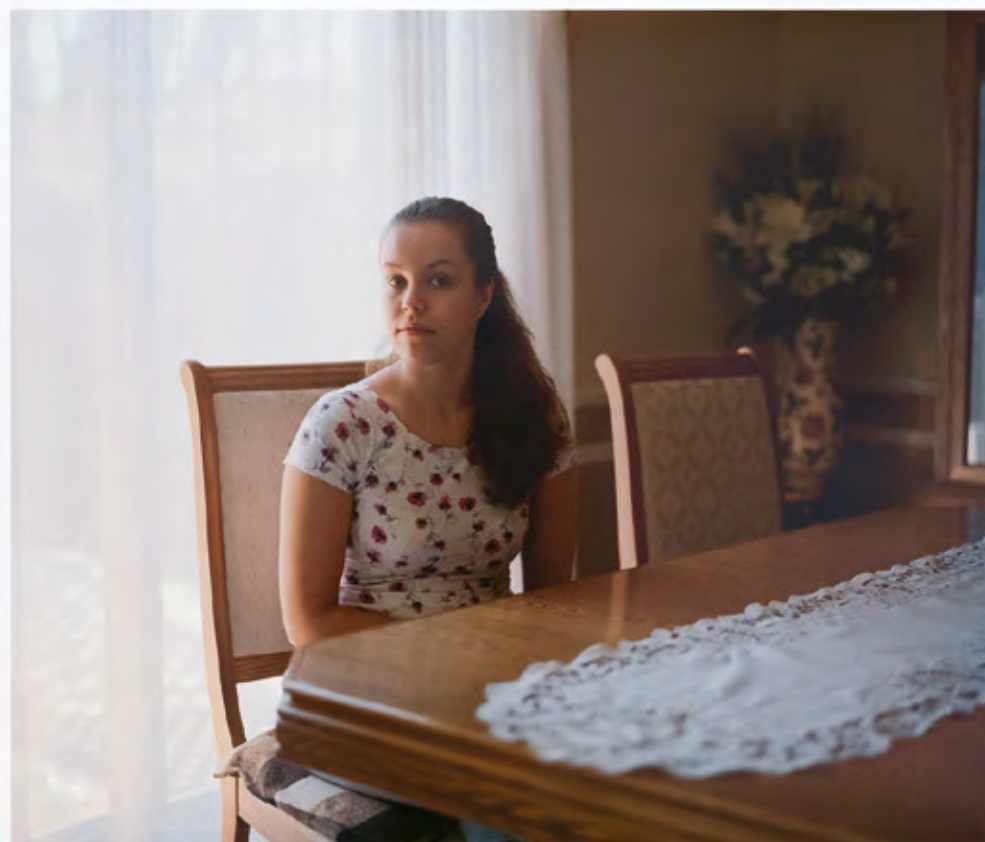


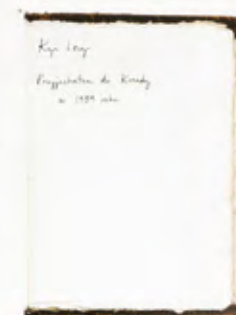
Dom Polski

Montréal, 2015-2016

Série photographique, dimensions variées

Photography series, various dimensions





Biographies of the
members of Montreal's
Polish community
portrayed in the series
Dom Polski

MARIA

Maria was born in 1926 in Poland under the Russian occupation. She was deported to Siberia at age 13, and then lived in Iran and Uganda. She later met her husband in London, where she was on her way to meet one of her brothers the Red Cross had located. The couple moved to Canada in 1957.

BERNARD & CZESLAWA

Czeslawa was deported to Siberia and lived in India and Iran before immigrating to Canada in 1927. Bernard has been living in Canada since 1939, first in Saskatchewan, then in Montreal where he became very involved in the Polish community. Bernard and Czeslawa have been married for 64 years.

DOBROMIR

Dobromir's parents, born in Wroclaw in the Silesian Lowlands, left Poland at the time for political reasons, since his father was a member of the Solidarnosc solidarity movement. His family moved to Canada in 1987. He was 4 years old at the time.

KAJA

Born in Walbrzych, Kaja left Poland when she was 2 years old. Her parents, members of the Solidarnosc movement and having been imprisoned for trafficking illegal books, wanted to escape communism. Her family spent 2 years in Greece before settling in Canada in 1989.

IZABELA

Izabela's parents met in Canada in a nightclub when her mother was visiting the country and her father was fleeing Poland. They were married in Poland, but quickly relocated to Canada. Izabela, born in 1995, often returns to visit her family in Poland.

RICHARD

Richard's mother left Poland for the United States. Richard was enrolled in the US Navy and travelled a lot before moving to Canada. He's been living here since 1951, and got his brother and mother to move here as well.



Born in France to Polish parents, DOROTHÉE NOWAK has always been deeply interested in questions of migration and travel. Though she never lived in Poland, she would travel back and forth many times between that country and her childhood home in the north of France. From a very young age, she got used to farewells and returns, to the tears and heartbreak resulting from leaving those we love and never see long enough. In the end, this led her to want to travel and live in a different place. Early on, she left to study abroad, in Sicily then in Seville. Upon returning to France to finish her studies, she addressed the issue of Calais migrants, a project whose subject was political art and bearing witness. She then relocated to Montreal for a year before joining her brother in Australia, where she met her future husband with whom she would travel for two years, visit their respective families in Poland and Japan, and return to Canada in 2014. They have been living in Montreal since then, but will doubtless leave again.

The Reality of Displacement

Movement seems to form part and parcel of Dorothée's way of life. "To walk through the door, pass over the bridge, cross borders and travel far away, all that requires a little (and sometimes a lot) of daring and curiosity. But to imagine the door as a threshold, the bridge as the incarnation of the desire for another shore and the border as an imaginary line, is to think about the meaning of limits and to overcome them."¹ [Our translation] Pushing your limits, wanting to go see what's out there, to step out of yourself, doesn't that also mean always feeling like a stranger? And isn't the constant search for the place where you'll want to stay while cultivating a constant need for perspective, distance, and renewal, conducive to the same?

The artist who moves from one country to another, from one culture to another, who merely passes through, without being on a trip, but experiences everyday life there for a time, always remains a stranger. A stranger to a local culture they barely have enough time to take in and understand, a stranger to their home country where they no longer live, from which only remote rumours in the form of memories or news are received. A stranger everywhere, then, belonging to no one but themselves, who can take these multiple origins and create a unique identity.

The displacement that defines Dorothée's life is the driving force that not only carves out her path, but her artistic practice as well, since she has made it the subject of her photographs. The immigration issue has always been present in her work. It was an inevitable outcome since the issue has a direct impact on her, and through it she can attempt to find answers, to somehow better grasp her roots and her constant need for motion.

Documenting the Everyday Life of a Community

The exhibition presents *Dom Polski*, Dorothée's series of individual portraits of Montreal's Polish community. Her approach can be considered documentary since she photographs them in their daily lives without any staging, and attempts to convey their essence as accurately as possible. And so she enters into their private lives, their homes. She makes portraits of the people who left Poland at different eras, but she also photographs the objects and furniture in their homes. They consist of elements that contribute to a faithful and sensitive documentation of this diaspora. The environment in which people live attests to how they relate to memory and recollection. In general, we surround ourselves with what is meaningful to us and create a habitat that reflects who we are, where we can feel at home, whether in our country of birth or a foreign country we have made our own. Thus, through these intrusions into the lives of Polish Montrealers, she attempts to grasp the attachment people have to their native land and their cultural identity. These are complex and are expressed in their relationship with their new environment, which can dichotomous without necessarily being contradictory. There seems to be a constant back-and-forth between a strong sense of belonging to the country of origin, possibly even intensified by distance, and an adaptation to the new living space.

Her documentation of Montreal's Polish community is part of a long-term project, which begins in Montreal because that's where she lives for the time being, but which she will certainly pursue on other continents, as she continues to reach out to the Polish diaspora.

The Stories of Others: Her Story

In creating this series, Dorothée collected the stories of the people whose portraits she made. Thus, we have access to life stories that help us understand the reasons behind exile and enable us to better see how the immigration process is a turning point in someone's life. While some people left Poland during the Russian occupation and were deported to Siberia before passing through Teheran, Uganda, India, or England and finally landing in Montreal in the 1950s, others left in the 1980s or 1990s for equally political reasons. In that way, Dorothée's work has private and political implications as well as documentary aspirations. With this project, in reaching out to others, she was in a position to share with them, if only for a moment. She learned many things about the Polish community, about these people whose story is coloured by history, about politics and social living conditions. The people she interviewed told her stories they have never shared with anyone else. The artist was given access to the intimacy of their homes, but also to the intimacy of their story, their outlook. Her response was not to simply create a portrait, but to photograph objects that speak as clearly as eyes might, that are symbolic and bear witness.

Dorothée somewhat eschews her state of constant migration and voluntary exile in her documentation of Montreal's Polish community. It is likely a way for her to better understand where she comes from. Because Poland, while she wasn't born there and has not even lived there, is in some ways her motherland, and that of her parents and ancestors. Her identity, shaped by her life in France and by her multiple displacements, is nonetheless rooted in this country she doesn't know in the same way as it is in others where she has spent a certain amount of time. Having visited Poland mainly in the context of vacations and family visits, she never truly experienced the kind of day-to-day living that would allow her to feel more at home in the country. Yet, by undertaking this work, she finally believes she is redefining herself as more Polish than French, even though she continues to question her belonging to any one of these places. She admits she's always felt that sense of being in-between: in France, she was Polish, in Poland, French. In Montreal, when she pays a visit to people in their homes, she feels like she's in Poland, she feels a little at home, strangely. Just like in her grandparents' house, certain elements overlap: a birthday in common between a Polish Montrealer and her father, a detail that reminds her of her own family. Hence, with this project, she ends up talking about herself without really doing so, without drawing attention to herself. It's a way for her to answer the questions that lie deep within her, in order to, once again, reach out to others to better find herself.

1. Ibid., p. 12.

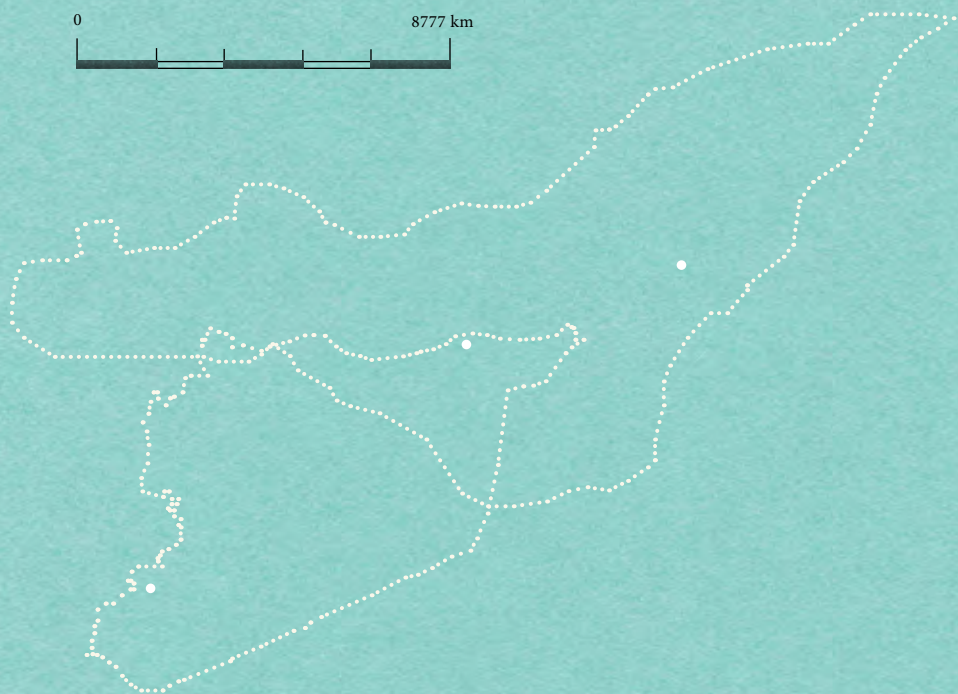
— Bio

Née en 1982, DOROTHÉE NOWAK est une photographe française basée à Montréal. Titulaire d'un master en arts visuels obtenu en 2007, elle décide de partir explorer le Canada, l'Australie et l'Asie avant de s'établir quelques mois au Japon. Elle revient à Montréal afin de se spécialiser en photographie et suit depuis 2014 un Bachelor of Fine Arts avec une majeure en photographie à l'Université Concordia. Le sujet de l'immigration est au centre de ses préoccupations depuis qu'elle a rencontré des migrants vivant clandestinement à Calais, qu'elle a documentés dans une série intitulée *Transit*. C'est à Montréal que Dorothée commence à s'intéresser de plus près à ses origines. Elle photographie plusieurs membres de la communauté polonaise dans leur domicile et documente ses rencontres dans la série *Dom Polski*. Son travail photographique explore les notions de migration et de vécu entre deux cultures et deux pays.

Born in 1982, DOROTHÉE NOWAK is a Montreal-based French photographer. Holding a Master of Visual Arts degree, which she obtained in 2007, she decided to leave to explore Canada, Australia, and Asia before settling in Japan for a few months. She returned to Montreal in order to specialize in photography and has been enrolled in a Bachelor of Fine Arts program since 2014 with a major in photography from Concordia University. Immigration has been a central concern for her since she met migrants living illegally in Calais, which she documented in a series called *Transit*. In Montreal, Dorothée started to demonstrate greater interest in her origins. She photographed several members of the Polish community in their homes and documented these encounters in the *Dom Polski* series. Her photographic work examines notions of migration and what it means to exist between two cultures and two countries.

Dorothee Novak





Khadija Baker

HOME SONGS

ROOTS/RACINES



KHADIJA BAKER est une artiste multidisciplinaire qui travaille principalement des installations combinant vidéo, art numérique, son, animation et textile. Ses oeuvres sont pour la plupart créées *in situ* et impliquent le visiteur de plusieurs façons: par des caractéristiques sensorielles ou encore par la création d'un espace actif propice à l'échange et au partage de récits. L'artiste a également une pratique performative, soit devant public et documentée en vidéo, soit vidéographique. La performance chez Khadija est un acte d'affirmation. En utilisant son corps, elle sent qu'elle s'impose en tant qu'artiste, en tant que femme. En prenant sa voix, elle brise l'image traditionnelle de la femme qui endosse souvent plusieurs rôles, différents selon les époques et les cultures. Dans ses performances, elle crée des liens de proximité avec le public, qui prend part à ses actions. Dans son travail en général, c'est l'échange avec l'autre qui est manifeste.

Khadija est née et a vécu en Syrie jusqu'en 2001 pour ensuite s'installer à Montréal, où elle a fait des études en arts visuels (baccalauréat en Studio Arts et maîtrise en Open Media à l'Université Concordia) et commencé une pratique professionnelle. Elle est marquée par son expérience de migration à plusieurs niveaux. Dans tous les cas, son travail se penche sur des questions sociales et politiques en lien avec la persécution, le déplacement et la mémoire. En quittant la Syrie, Khadija s'est mise à réfléchir à son pays d'origine, puis à son nouveau pays, et à l'espace qu'elle habite. Dès que la frontière a été traversée, il a été question pour elle de poser de nouveaux regards sur ce qu'elle avait quitté et sur ce qui se posait devant elle. En ne percevant pas cet état comme une altérité, mais comme une continuité.

Le partage comme lien social

Le partage des expériences est central dans son travail, mais également dans sa vie sociale. En réalisant des œuvres qui touchent à l'immigration, elle va à la rencontre des gens, elle partage ses expériences, son savoir, mais elle écoute aussi les récits des autres. Elle sent que les gens peuvent s'aider mutuellement, se comprendre, non seulement entre immigrants, mais entre tous les individus, du moment qu'ils créent un lien social. Elle semble aspirer à une société où le vivre ensemble serait plus naturel et la coopération, plus fréquente. D'un autre côté, le sujet de l'immigration n'est pas un choix qu'elle a fait, mais plutôt une nécessité qui s'est imposée. Elle est sensible à ce qui se passe dans son pays. Elle veut être informée, comprendre, puis transmettre. Encore une fois, c'est la question du partage qui est cœur de cette intention.

Les récits personnels

Si certaines œuvres sont directement liées à la migration, comme celles où elle relate les histoires de réfugiés syriens dans les camps de la région kurde, d'autres le sont moins à première vue, comme lorsqu'elle aborde les thématiques de la grossesse et de la maternité. Pourtant, même en traitant un sujet plus personnel, elle tisse des liens avec la question de l'immigration, comme en témoigne sa vidéo *Home Songs* présentée dans cette exposition. On y voit une main, celle de l'artiste, qui écrit une lettre adressée à son pays d'origine à l'encre noire sur un liquide transparent. L'espace se remplit tranquillement des caractères. Rapidement, l'écriture se transforme et devient illisible. Puis, à force de superposer l'encre, sans disparaître, les mots fusionnent et deviennent une image abstraite. Les mots inscrits ne sont plus perceptibles que par le mouvement de la main qui s'entête à les tracer. Khadija a créé cette vidéo alors qu'elle était enceinte. Elle a voulu lier l'expérience de donner naissance à son enfant à celle de sa migration en écrivant une lettre adressée au pays de sa propre naissance. Un peu comme Georg Simmel décrivait l'Homme comme un être-frontière qui n'a pas de frontière, Khadija se perçoit comme étant le pays de son enfant. Elle a un attachement certain à son pays, comme l'enfant envers sa mère, mais qui un jour la quitte et devient indépendant, une personne à part entière. L'enfant ne s'en remet plus qu'à lui-même et devient son propre territoire serti de frontières. Elle trace avec cette vidéo des liens entre son passé, ses déplacements d'une situation à une autre et le futur imminent. En fait, elle relie des expériences vécues et nous fait comprendre que tous ses actions, décisions et passages sont liés et ne forment qu'un seul et même récit.

Son approche, qui semble plus politique que celle des autres artistes de cette exposition, est pourtant tout aussi personnelle. Les sujets qu'elle choisit sont directement liés à son expérience individuelle de l'exil et parce qu'elle vient d'un pays en guerre, elle ne peut que soulever des questions plus politiques. Il n'en reste pas moins que la trame narrative qu'elle développe dans sa pratique relate à la fois son expérience, celle de femmes immigrantes et celle d'un peuple. Elle appartient à toutes ces définitions et peut alors passer du spécifique au général. Son approche politique n'a donc rien d'objectif et ne relève pas non plus du militantisme ou de la prise de position. Il s'agit de son état et des expériences qu'elle transmet, de sa simple posture de femme artiste originaire de la Syrie.

Les récits universels

KHADIJA BAKER n'utilise pas que ses propres expériences pour répondre à ses questionnements, elle se sert aussi de celles d'autres femmes immigrantes afin de pousser plus loin son discours et de relater plusieurs points de vue. Les idées de la communauté et du lien social sont tout près alors qu'elle donne la parole à d'autres qui vivent la même chose qu'elle ou qui vivent des expériences dont elle est proche. L'installation *Roots/Racines* a été réalisée directement en galerie pour l'exposition. Elle s'inspire d'une autre œuvre faite précédemment par Khadija, *Miramar/Transformation* dans le cadre d'une résidence à Vidéographe. Elle reprend ici le même principe, mais à plus petite échelle, en se servant de vêtements donnés afin de former un arbre de textile, enraciné et plusieurs fois ramifié, auquel elle ajoute les paroles de femmes immigrantes. Le choix de l'utilisation de vêtements recyclés n'est pas anodin. Dans sa famille, depuis plusieurs générations, il est coutume de recycler et de réutiliser les textiles. À la fois pour des raisons économiques, mais aussi pour des questions de mémoire. Les vêtements possèdent un bagage culturel et historique qui, après la guerre, devient symbolique.

En nous approchant de l'arbre, nous accédons aux récits. Sept femmes provenant de sept pays relatent leur expérience d'immigration, tant les éléments positifs que négatifs, afin d'en questionner les aspects sociaux, personnels et économiques. Avec cette installation, Khadija souhaite ouvrir un dialogue sur les perceptions que les immigrantes de première génération ont d'elles-mêmes, sur les possibilités de leur futur et l'attachement aux rôles qui leur ont été assignés. En allant vers des femmes immigrantes, c'est vers elle-même qu'elle va. Elle se regarde comme une femme qui porte en elle certaines traditions et constate que chaque femme transporte sa culture quand elle arrive dans un nouveau pays. Alors, elle pose aux autres femmes, d'origines diverses, les mêmes questions qu'elle se pose : Que vis-tu ici ? Qu'est-ce qui a changé depuis ton arrivée ? Qu'as-tu apporté de ta culture ? Elle s'intéresse ainsi à la similarité des expériences : les mêmes souffrances sont vécues, les mêmes apprentissages sont réalisés.

La pratique de KHADIJA BAKER est complètement imprégnée des expériences qu'elle a vécues. Celle-ci est donc inévitablement liée à sa vie en Syrie, à son immigration, à sa vie à Montréal et à sa maternité. Si à la base elle est inspirée de la vie quotidienne, les événements qui composent sa vie sont alors les sujets de ses œuvres. Et l'espace dans lequel elle évolue, ailleurs ou ici, ne fait que guider les questionnements auxquels elle tente de trouver réponse.

Extraits d'entrevues avec des femmes d'origines diverses pour l'œuvre *Roots/Racines*

EXTRAIT 1

J'apprécie le fait que je ne reçois rien instantanément en retour. Il n'y a aucune gratification instantanée. L'immigration, ce n'est pas une histoire à succès et ce ne le sera jamais. C'est plutôt comme partir à la guerre. On y va parce qu'on ne sait pas de quoi la guerre est faite. Et j'aime ce parallèle. J'entends des histoires de guerre héroïques, mais la guerre n'est pas héroïque. C'est une condition humaine que l'on a créée et à l'intérieur de laquelle les gens sont coincés. L'immigration, c'est aussi une condition humaine que des circonstances ont générée. Je refuse d'envisager l'immigration comme une solution, un but ou une histoire. J'essaie de me remémorer ce que j'avais moi-même en tête à l'époque, et de revenir à la décision que j'ai prise à ce moment-là. C'est nécessaire de la revisiter. Chaque jour est une immigration. Je suis toujours surprise quand je descends dans la rue ici, de ne pas me retrouver ailleurs, sur d'autres rues.

EXTRAIT 2

Comme j'ai dit, si je devais le refaire, je le refais sans le moindre doute. Mais l'on se sent toujours comme suspendu dans un entre-deux. J'ai l'impression que je ne me sentirai jamais complètement à ma place ici, et après un certain temps, je ne me sens plus tout à fait à ma place dans mon pays d'origine.

EXTRAIT 3

Je peux mesurer ce que j'ai acquis par la valeur de ce que j'ai perdu. Et puisque je n'ai rien perdu, par choix et non pas par la force des choses, je considère ce que j'ai « perdu » comme tout ce que j'avais. Je suis venue ici sans aucun argent, si on se base sur l'argent. Je suis venue sans aucune connaissance de la langue, si on se base sur la langue. Je suis venue sans aucune famille, si on se base sur la famille. Ce fut comme une renaissance. Et j'ai aimé cela.



Home Songs

2013
Vidéo performative / performance video, 6:33

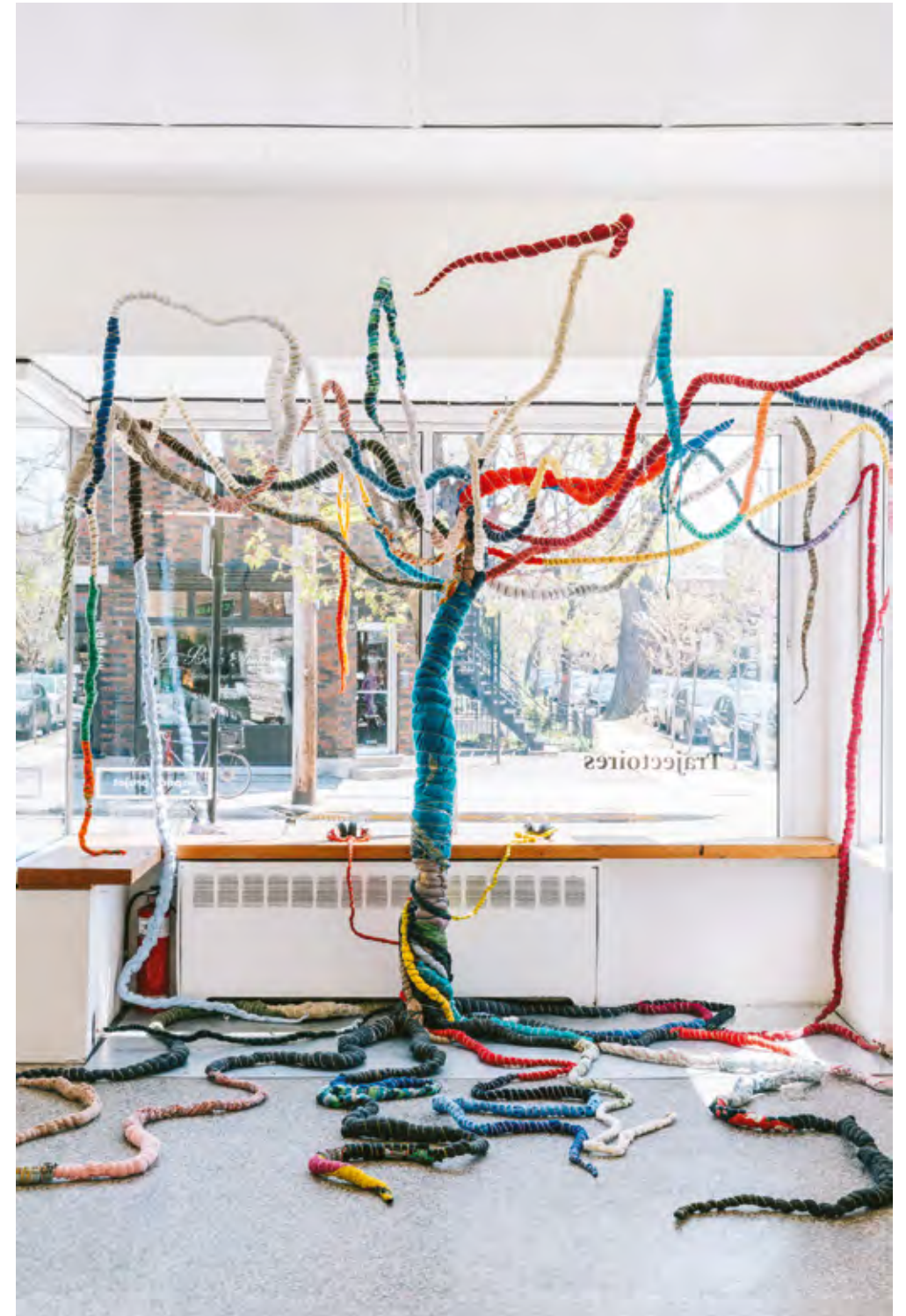




Roots/Racines

2016

Textile, son (français et anglais), ficelle, fil, structure de métal
 Textile, sound (French and English), string, thread, metal structure





Interviews with women
from various origins, for
the piece *Roots/Racines*

EXCERPT 1

I like that I am not instantly getting anything in return. It's not an instant gratification. Immigration isn't a success story and it will be never be. It's like going to war. You go there because you don't know how war is. And I like this parallel. I hear these heroic stories about war and it's not heroic. It's a human condition that somebody created, and the person is trapped in it. Immigration is a human condition that circumstances created and I don't believe in immigration as a solution, a goal or a story. I try to understand what was in my mind then, and to go back to the decision I took back then. It is necessary to revisit it. Every day is like an immigration. I'm always surprised that I'm stepping out on these streets and not on other streets somewhere else.

EXCERPT 2

Like I said, if I had to do it again, I would. No questions asked. But I am always suspended in between. I feel like I will never fully belong here, and after a while I feel like I don't belong in my country either.

EXCERPT 3

I can measure what I gain from the value of what I lost. And since I didn't lose anything, not by force but by choice, I think that I consider what I "lost" as everything. I came with zero dollars, if it's about money. I came with zero language, if it's about language. I came with zero family, if it's about family. It was like a rebirth. And I liked it.



KHADIJA BAKER is a multidisciplinary artist whose works mainly consist of installations involving a combination of video, digital art, sound, animation, and fabrics. Her works are for the most part created on location and involve the visitor in several ways: through sensory characteristics or the creation of an active space conducive to exchanges and the sharing of stories. The artist's practice also includes a performative element, either in front of an audience and documented on video or as a pre-recorded video performance. For Khadija, performance is a statement. By using her body, she feels she is asserting herself as an artist, as a woman. By using her voice, she breaks the traditional image of the woman who often takes on many roles that change according to eras and cultures. In her performances, she creates strong ties with the public, who participate in her actions. In her work in general, exchanging with others takes centre stage.

Khadija was born and lived in Syria until 2001 before moving to Montreal where she completed her studies in visual arts (Bachelor's degree in Studio Arts and Master's degree in Open Media from Concordia University), and began her professional practice. Her migration experience has left its mark on her in many ways. Her work focuses on social and political issues related to persecution, displacement, and memory. Leaving Syria led Khadija to start thinking about her birthplace, her new country, and the space she inhabits. Once the border was crossed, she was forced to reconsider what she had left behind and what lay up ahead. She perceives this state not as otherness, but as continuity.

Sharing as Social Bond

The sharing of experiences is central to her work, but also to her social life. By creating works that relate to immigration, she goes out and meets people, shares her experiences, her knowledge, but also listens to their own stories. She feels that people can help each other, understand each other, not only among immigrants, but among all individuals, as long as they establish a social bond. She seems to aspire to a society where living together would be more natural and cooperation more frequent. On the other hand, the subject of immigration was not a deliberate choice, rather, it imposed itself as a necessity. She is attuned to what is going on in her country. She wants to be informed, to understand and impart it. Once again, the idea of sharing is at the crux of this intention.

Personal Stories

While certain works are directly related to migration, such as those where she tells the stories of Syrian refugees staying in camps in Kurdish areas, others are less obviously so at first glance, such as when she addresses themes like pregnancy and maternity. Yet, even when she tackles more personal subjects, she ties them to immigration issues, as we can see in her *Home Songs* video shown in this exhibition. We see a hand, that of the artist, writing a letter addressed to her homeland in black ink on a transparent liquid. Space is slowly filled with characters. The writing is quickly muddled, becoming illegible. As the ink is superimposed over and over again without disappearing, the words meld into each other and become an abstract image. The written words can now only be distinguished through the movement of the hand that insistently writes them out. Khadija made this video while she was pregnant. She wanted to tie the experience of giving birth to her child to her migration by writing a letter addressed to her own place of birth. A little like Georg Simmel describing the human being as a "bordering creature who has no border," Khadija perceives herself as her child's country. She feels a definite attachment to her country, like a child to their mother, but who one day leaves her and becomes independent, a full-fledged person. The child is then only accountable to themselves and becomes their own territory surrounded by borders. With this video she traces links between her past, her moving from one situation to another, and the near future. In fact, she makes parallels between experiences she has lived and makes us understand that all of her actions, decisions, and transitions are tied to each other and form a single narrative.

Her approach, which seems more political than the other artists included in the exhibition, is nevertheless just as personal. The subjects she chooses are directly related to her own individual experience with exile, and because she comes from a war-torn country, she can't help but raise questions of a more political nature. The fact remains that the storyline she develops in her practice relates at once to her experience, that of immigrant women, and that of a people. She falls under all these definitions and can thus transition from the specific to the general. Her political approach is therefore in no way objective, nor is it a militant act or taking a position. It consists of her state and the experiences she shares, it is simply her situation as a Syrian-born woman artist.



Universal Stories

KHADIJA BAKER doesn't only use her own experiences to address her concerns, she also uses those of other immigrant women in order to push her questions further and present multiple points of view. The notions of community and social bonds are enacted through her giving a voice to others who experience the same thing she does or who live through situations she feels an affinity towards. The *Roots/Racines* installation was created directly in the gallery for the purpose of the exhibition. It is inspired by one of Khadija's previous works, *Miramar/Transformation*, created during a residency at Vidéographe. She applies the same principle here, but on a smaller scale, using donated clothing to make a tree out of fabric, with roots and many branches, to which she adds the words of immigrant women. The decision to use recycled clothing is significant. In her family, for several generations, it is customary to recycle and reuse fabrics. Both for financial reasons, and for the purpose of memory. The clothes possess a cultural and historical baggage that becomes highly symbolic after the war.

By getting closer to the tree, we reach the stories. Seven women originating from seven different countries discuss their experience with immigration, in both positive and negative ways, in order to raise social, personal, and economic issues. With this installation, Khadija seeks to foster a dialogue about how these first-generation immigrants perceive themselves, the possibilities available to them in the future, and their attachment to the roles they've been assigned. By reaching out to immigrant women, she gets closer to herself. She looks at herself as a woman who carries certain traditions within her, and realizes that each woman carries her culture when she arrives in a new country. So she asks these other women of diverse origins the same questions she asks herself: what are you experiencing here? What has changed since you arrived? What part of your culture did you bring with you? And this way she can see what similarities exist in their experiences: they suffered the same hardships, and learned the same lessons.

KHADIJA BAKER's practice is completely informed by what she has experienced. It is therefore inevitably tied to her life in Syria, her immigration, her life in Montreal, and her maternity. If the root of her inspiration lies in daily life, the events that make up her life are then the subjects of her works. And the space in which she lives, here or elsewhere, guide her towards the questions she seeks to answer.

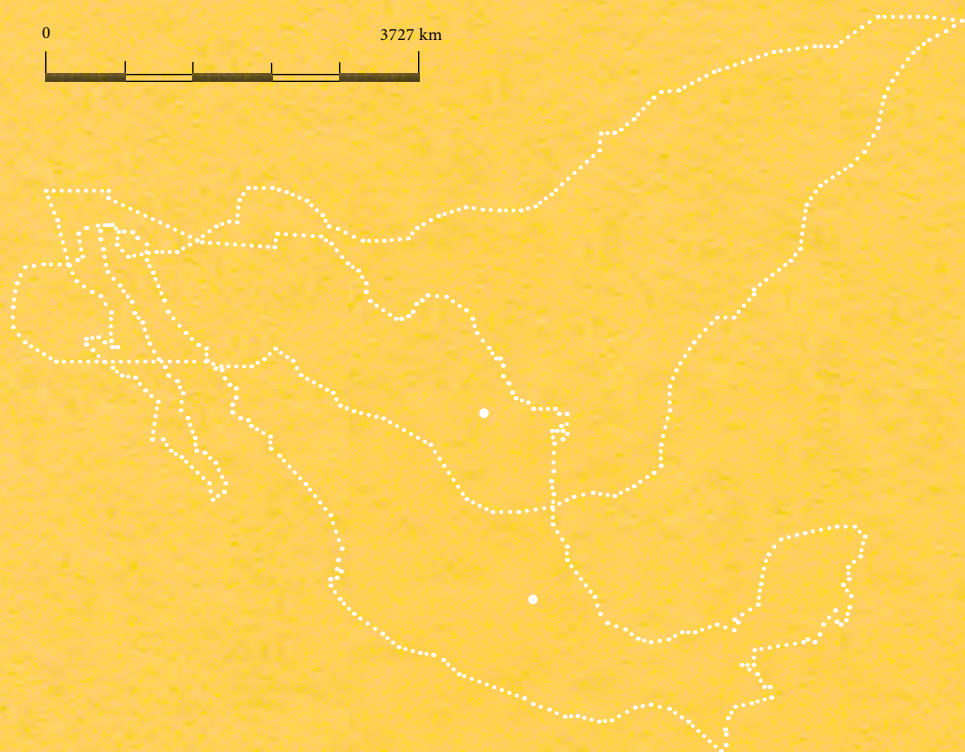
— *Bio*

KHADIJA BAKER est née à Amude, en Syrie. Elle a obtenu une maîtrise en design d'intérieur de l'Université de Damas en 1999. Elle vit et travaille à Montréal depuis 2001. Elle est aussi détentrice d'un baccalauréat en Studio Arts (peinture et dessin) et d'une maîtrise en Open Media de l'Université Concordia. Elle a obtenu plusieurs prix et bourses, dont la bourse Millenium de l'Université Concordia (2005 et 2006), la bourse Joyce Melville en 2011 et une bourse de recherche et expérimentation de Vidéographe. Elle a reçu des bourses pour artistes professionnels du Conseil des arts et des lettres du Québec et de Télé-Québec. Khadija a exposé dans plusieurs grandes capitales culturelles telles Montréal, Toronto, New York, Londres, Berlin, Marseille, Istanbul, New Delhi, Beyrouth et Damas. En 2012, son travail fut présenté à la 18^e Biennale de Sydney en Australie.

KHADIJA BAKER was born in Amude, Syria. She received a Master's degree in 1999 from the University of Damascus, in Interior Design. She has been living and working in Montreal since 2001. She holds a BFA in Studio Arts (painting and drawing) as well as a MFA/Open Media from Concordia University. Her work has granted her many awards and scholarships, including the Millennium Scholarship from Concordia University (2005 and 2006), the Joyce Melville Memorial Scholarship in 2011, and a Vidéographe research and experimentation grant. She received various grants for professional artists from the Conseil des arts et des lettres du Québec and Télé-Québec. Khadija has exhibited her work in cultural capitals such as Montreal, Toronto, New York, London, Berlin, Marseille, Istanbul, New Delhi, Beirut and Damascus. She was also part of the 18th Biennale of Sydney, Australia, in 2012.

Khadija Baker





Lysette Yoselevitz

TRACES D'INTIMITÉ

CULTE



LYSETTE YOSELEVITZ articule sa pratique artistique autour des questions identitaires. Ainsi, elle aborde dans des œuvres multidisciplinaires ses origines mexicaines, son appartenance religieuse juive, ses conditions de femme et d'immigrante. C'est en se basant sur cette construction hétérogène d'elle-même, sur son propre parcours, et en interrogeant son expérience du deuil qu'elle crée des œuvres qui composent un espace conceptuel. Celui-ci a pu être mieux défini avec son immigration au Canada, qui lui a permis de devenir pleinement artiste et d'articuler sa pratique. Alors que la situation de la femme au Mexique est plus ancrée dans des rôles traditionnels et qu'elle s'y sentait confinée, à Montréal, elle a trouvé une plus grande liberté pour développer son langage plastique et tenter de répondre à ses questionnements.

Dans son travail, la mémoire, les traces laissées par les expériences douloureuses liées à la perte, la solitude, le cloisonnement et le déracinement se concrétisent. Elle touche au dessin, aux arts médiatiques, à la peinture et à l'estampe, médiums qui sont généralement réunis dans des installations ou des vidéos. Elle utilise également l'autoreprésentation par le biais de la performance. La création est pour elle un acte particulièrement intime, c'est une façon d'exprimer et de transcender ce qu'elle vit, de faire ses deuils. Lorsque l'artiste se met en scène dans des performances, elle lui permet une introspection, dans la mesure où cela lui donne l'occasion de vivre certaines expériences, parfois abstraites, d'autres fois concrètes, qui l'aident à composer avec ce qu'elle vit dans la réalité. Sa pratique de la performance en est une qui est donc nécessaire. Elle sent qu'elle a plus de pouvoir lorsqu'elle utilise son propre corps. Elle doit exécuter la performance pour extérioriser ce qu'elle vit, pour se sortir d'elle-même. Elle y parle de ses expériences, personne ne peut donc le faire pour elle. C'est la question de l'intime qui est au cœur de cette préoccupation, question qui revient constamment dans son travail.

L'immigration : une expérience comme une autre ?

Depuis son immigration, Lysette croit percevoir un changement dans sa pratique artistique : les couleurs sont devenues plus sobres, le blanc prend une plus grande place. Elle sent aussi un rapport à la nature qui est renouvelé. Au Canada, la nature est cyclique puisque les saisons la font mourir et renaître. Elle y perçoit une sensibilité plus grande dans un climat où tout change drastiquement en quelques semaines. Ce constat a aussi influencé sa façon de voir l'environnement dans lequel elle évolue et de cerner un peu mieux certains comportements. Par contre, Lysette ne pense pas que la question de l'immigration soit centrale dans sa pratique. Pour elle, il s'agit plutôt de parler de questions qui touchent l'humain, puisque des sentiments peuvent se recouper, des sensations et des impressions similaires peuvent se vivre, que l'on soit né ici ou ailleurs. Elle voit l'immigration comme une chose à laquelle elle ne peut échapper, car c'est une expérience qu'elle a vécue et qui a forgé son parcours au même titre que la naissance de ses enfants ou que l'assassinat de son père, par exemple. L'immigration, comme acte, a façonné son parcours comme pour bien d'autres. Bien entendu, elle veut conserver son identité mexicaine, mais qu'en est-il de cette identité ? C'est à Montréal qu'elle habite et qu'elle a étudié. Son attachement à sa culture d'origine demeure, cela personne ne peut lui enlever, mais pour ce qui est d'affirmer une identité unique, elle se sent incapable de le faire : son parcours et ses racines sont hétérogènes, et c'est avec tout ce bagage qu'elle se définit.

Intimité / Extimité

Avec *Traces d'intimité*, Lysette demande à des femmes d'origines diverses ce que signifie pour elles l'intimité. Dans la vidéo présentée au sous-sol de la galerie, on la voit retranscrire ces récits dans l'espace commun afin que leurs paroles deviennent publiques. On entend aussi les récits narrés par ces femmes dans leur langue maternelle : français, espagnol, hébreu, arabe, italien et slovaque. D'une part, Lysette déjoue l'espace dans lequel elle intervient, un trottoir du centre-ville, en lui imposant ces mots et en se servant de ce lieu de passage comme support. De l'autre, elle confond la notion même d'intimité avec celle d'extimité, en rendant publics ces témoignages. Elle nous donne accès à des récits très personnels et des conceptions de la notion d'intimité qui sont teintées d'influences culturelles diverses. Par contre, les témoignages étant pour la plupart dans des langues qui nous sont inconnues, nous ne pouvons que partiellement avoir accès aux pensées de ces femmes, ce qui provoque encore une fois une contradiction. Nous ne pouvons qu'à moitié nous identifier à leur récit.

Certains des témoignages écrits à la main par leurs auteures ont ensuite été imprimés sur acétate. Lysette en a fait ici une sélection qu'elle présente décollée et superposée. Elle rend ainsi visibles les paroles de ces femmes, mais les multiples couches, bien que transparentes, brouillent la lecture. Elle produit des traces, fragiles, de leurs récits qui, accumulés et anonymes, portent plusieurs voix qui finissent par n'en former qu'une seule. L'accumulation des diverses couches témoigne de la difficulté à réellement entrer en relation, à tisser des liens profonds. Dans l'intimité, il peut être difficile de bien comprendre l'autre. Parfois, nous devons persévérer pour percer les multiples couches de l'individu et atteindre réellement son intimité. Cela s'avère souvent encore plus difficile avec des gens qui sont de culture et de langue différentes des nôtres. Dans ce projet, Lysette est allée pour la première fois, dans son travail artistique, vers d'autres femmes afin de leur poser une question qui rythme sa pratique : quel est mon rapport à l'intimité ? En récoltant et en présentant les réponses, elle se les approprie afin de proposer une réflexion plus large sur cette question. Elle est sortie d'elle-même, de son propre rapport à l'intime, pour finalement présenter des réponses qui nous permettent de mieux et de moins bien voir à la fois. Le sujet semble se retourner sur lui-même en proposant un métadiscours : l'intimité ne peut que demeurer intime, même ici en tentant d'y avoir accès, les facteurs langagiers et visuels ne nous le permettent pas.

Le gain versus la perte

Si *Traces d'intimité* nous propose la conception de l'intimité de plusieurs femmes, *Culte* témoigne du rapport de Lysette à sa propre intimité. Dans cette action performative filmée en forêt, nous voyons l'artiste qui enroule autour d'elle un plastique, souvent avec difficulté et jusqu'à un épuisement certain. Cette image forte sert à représenter son rapport à la nature et celui avec sa féminité. Si la forêt peut symboliser notre attachement à la terre, le plastique fait figure de corps étranger imposé et redouté, mais duquel on ne peut échapper, qui détruit et compose un environnement maintenant bien loin de nos origines. Parallèlement, le corps féminin qui semble se perdre et lutter avec son enveloppe finit par y faire son nid. Le corps ne bouge plus, on ne sait trop s'il a fini par s'y confondre ou s'y conforter. Lysette explore-t-elle ici la situation dans laquelle elle se trouve alors qu'elle compose avec plusieurs événements, divers deuils ? Expérimente-t-elle cette situation propre à l'immigrant qui se trouve dans cet entre-deux, n'ayant pas le choix de s'acclimater au nouvel espace qui l'entoure ? Ou encore se questionne-t-elle sur sa place sociale en tant que femme ?

S'il y a souvent dans le concept de l'immigration, l'idée de gagner quelque chose de nouveau – acquisition de nouvelles connaissances, ouverture à de nouvelles possibilités – il y a aussi, en quittant son pays, des pertes auxquelles on doit faire face. Les deuils à faire sont multiples. Certains voient le processus d'immigration comme une mort suivie d'une renaissance. Pour Lysette, il s'agit de vivre avec toutes ces conjonctures et de les voir comme des opportunités. Si c'est le concept d'intimité qui trace une ligne directrice dans ses travaux, son parcours en tant que femme, mère, immigrante, Mexicaine et Montréalaise sont les filons qui en tissent la trame narrative.

Extraits transcrits
d'histoires sur l'intimité
racontées par des femmes
d'origines diverses, dans
l'oeuvre *Traces d'intimité*

EXTRAIT 1

Je pense que pour moi, l'intimité, c'est un regard profond dans soi-même et c'est la possibilité de se regarder sans barrières, qu'elles soient des complexes, des barrières culturelles ou le regard des autres sur nous. C'est bien que l'on ait cette possibilité d'être intime avec soi-même parce que cela nous permet aussi de progresser.

EXTRAIT 2

Chez les juifs religieux, c'est la chose la plus importante. Les relations intimes avec son mari, c'est quand on devient un avec lui. Pour nous, c'est même quelque chose de plus encore. C'est le moment où Dieu nous rejoint. Les relations intimes deviennent même quelque chose de sain. Quand on a nos règles, on a un cycle de 12 jours durant lequel on ne peut pas se séparer de notre mari. Après, on doit tremper dans un bassin d'eau qui s'appelle le *mikvé* et quand on se trempe, c'est là qu'on se purifie et qu'on peut ravoir des relations intimes avec son mari.

EXTRAIT 3

L'intimité pour moi, c'est de laisser les autres personnes venir près de soi, et cela veut aussi dire de se mettre des frontières, de prendre de la distance. Si tu ne mets pas de frontières, tu risques de ne pas te retrouver toi-même dans ton intimité. Alors tu dois savoir qui tu es, où tu es, quelles sont tes frontières et à qui tu donnes le pouvoir de rentrer chez toi.



Traces d'intimité

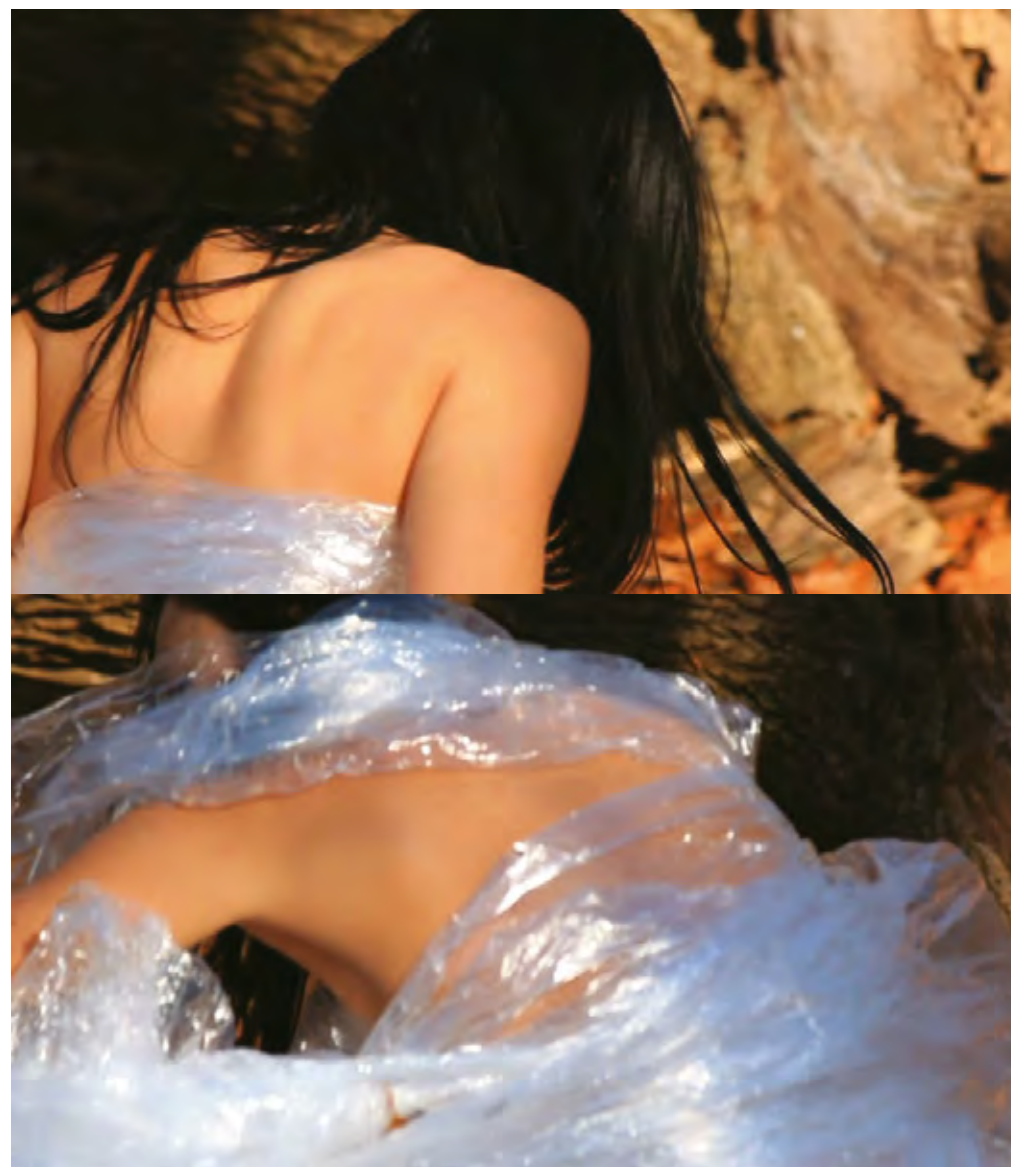
Vidéo-performance en HD 8',
français, espagnol, hébreu, arabe, italien et slovaque,
8:07, 2013 / écriture sur acétate, 2016

*Performance video in HD 8',
French, Spanish, Hebrew, Arabic, Italian and Slovak,
8:07, 2013 / writing on acetate, 2016*



trato de control
apropiado al otro
Vive la personalidad en
la forma a la vez y en
el momento personal e
intimo, Vive la sensual

L'HISTOIRE SUR L'INTIMITE
C'est une histoire qui se passe
non avec nos collègues de travail
qui aujourd'hui sont en vacances
Chaque fois qu'on se voit on se parle
naturellement, on se parle en
collegues, la conversation s'élève, on se parle
la conversation est libre, on se parle
elle a forme, elle détermine les choses
s'est enrichie avec tout le langage
si simple et si riche. On se parle
monde qui n'est pas la conversation
L'histoire avec ses réactions, ses réactions
L'histoire avec ses réactions, ses réactions
et sa détermination, elle est
à la fois plus grande. Elle est plus grande
de son monde, elle est plus grande de son monde



Culte

10.28.2013
Vidéo-performance en HD / *Performance video in HD*

Transcriptions of excerpts
about intimacy as told by
women of diverse back-
grounds, in the work
Traces d'intimité

EXCERPT 1

I think intimacy is, for me, a deep look inward. It's an opportunity to look at yourself without any barriers, without hang-ups, cultural barriers, without thinking of how others perceive us. It's important to be able to be intimate with ourselves because it helps us move forward.

EXCERPT 2

It's the most important thing for practicing Jews. When you have sexual intimacy with your husband you become one with him. And for us, it's even more than that. It's when G-d is with us. Intimacy can be something healthy. When we have our periods, there's a 12-day cycle during which we can't be away from our husbands. Afterwards, we need to dip ourselves into a pool called a *mikvé*. When we soak in it, we are purified, and we can be intimate with our husband again.

EXCERPT 3

For me, intimacy is allowing other people to get close to us, and it also means setting boundaries, keeping your distance. If you don't set boundaries, you risk not finding yourself in your intimacy. So you need to know who you are, where you are, what your boundaries are, and whom you allow to enter into your home.



LYSETTE YOSELEVITZ's artistic practice addresses questions related to identity. In her multidisciplinary works, she touches on her Mexican origins, her Jewish faith, her status as a woman and immigrant. Based on her heterogeneous conception of the self, of her own history, and by examining her experience with grief, she creates works that form a conceptual space. A space which became better-defined following her immigration to Canada, allowing her to become a full-fledged artist and develop her practice. While the status of women in Mexico is steeped in traditional roles in which she felt confined, in Montreal she found greater freedom to develop her visual language and attempt to shed light on the issues that are most important to her.

In her work, memory, the marks left by painful experiences related to loss, solitude, isolation, and uprooting find a material expression. She uses drawing, media arts, painting, and engraving, media she usually combines in installations or videos. She also engages in self-representation through performance. For her, creation is a particularly intimate act, a way of expressing and transcending what she's going through, of dealing with her grief. The staging of her performances becomes an act of introspection to the extent that it allows her to experience certain situations, sometimes abstract, sometimes concrete, that help her deal with what she's going through in real life. Her performative practice is therefore a critical one. She feels more empowered when she uses her own body. She needs to perform to externalize what she's feeling, to step outside herself. Since she is acting out her experiences, no one else can do it for her. Intimacy is the crux of this preoccupation, an issue that often forms the basis of her work.

Immigration: An Experience Like Any Other?

Since her immigration, she believes she had discerned a change in her artistic practice: her use of colour has become more understated, and the colour white has taken on a greater significance. She also feels a renewed connection with nature. In Canada, nature is cyclical since it dies and is reborn through the changing seasons. She finds greater sensibility in a climate where everything changes dramatically over the course of a few weeks. This observation has also had an influence on how she sees the environment in which she lives and has enabled her to better grasp certain behaviours. However, Lysette does not believe the issue of immigration to be central to her practice. For her, it's rather a question of addressing what affects human beings, since feelings can overlap, sensations and similar impressions can be experienced, no matter where we are born. For her, immigration is something inescapable, since she lived through it and it shaped her development in the same way as the birth of her children or the assassination of her father, for example. The act of immigration shaped her development like it has that of many others. Naturally, she wishes to preserve her Mexican identity, but what exactly does this identity consist of? Montreal is the place where she lives and completed her studies. Her continued attachment to her origins is not something anyone can take away from her, yet she feels incapable of claiming a single identity for herself: her path and her roots are heterogeneous, and it is all of this baggage that defines her.

Intimacy/Extimacy

In *Traces d'intimité*, Lysette asks women from diverse backgrounds what intimacy means to them. In the video show in the gallery basement, we see her transcribing these stories within a common space in order for their words to become public. We also hear the stories narrated by the women in their mother tongues: French, Spanish, Hebrew, Arabic, Italian, and Slovak. On the one hand, Lysette acts upon a space, a sidewalk downtown, as if to foil it, by forcing these words upon it and appropriating the thoroughfare as her medium. On the other hand, the idea of intimacy is transformed into extimacy by making these testimonies public. She gives us access to very personal accounts and opinions about intimacy that are coloured by various cultural influences. However, since the testimonies are for the most part in languages we don't understand, we can only partly access what these women think, which leads to another contradiction. We can only half identify with their stories.

Some of the accounts, which were handwritten by their authors, were then printed onto transparencies. Here Lysette presents a selection of the accounts that she has multiplied and superimposed. Thus the words of these women are made visible, but because of the many layers, despite their transparency they become obfuscated. She produces fragile traces of their stories which, accumulated and anonymous, carry several voices that end up forming a single one. The accumulation of the various layers is a testament to how difficult it is to really connect, to establish deep relationships. In private, it can be difficult to really understand someone else. Sometimes, determination is required to break through an individual's many layers and truly reach their intimacy. It can often prove to be even more difficult with people whose culture and language are different from our own. In this project, for the first time Lysette reached out to other women to ask them a question that drives her practice: what is my relationship to intimacy? By collecting and presenting the answers, she appropriates them in order to widen the scope of her inquiry. She has broken out of her shell, of her own relationship with intimacy, to finally provide answers that allow us to both better understand and misunderstand. The subject seems to turn on itself, providing a metadiscourse: intimacy cannot help but remain intimate, and by even attempting to gain access to it, language and visual factors prevent us from doing so.

Gain Versus Loss

If *Traces d'intimité* presents how many different women perceive intimacy, *Culte* looks into Lysette's relationship with her own intimacy. In the performative action filmed in a forest, we see the artist wrapping herself in plastic, often with difficulty, and until she reaches total exhaustion. This strong image is employed as a means to represent her connection to nature and to her own femininity. If the forest can symbolize our attachment to the earth, the plastic stands in for a foreign body, imposed and feared, yet unavoidable, that destroys and forms an environment now leagues away from our origins. Meanwhile, the female body, which appears to fight against and lose itself to its shell ends up making a nest out of it. The body no longer moves, we aren't quite certain whether it ended up fusing with it or finding comfort in its nest. Is this Lysette's way of examining the situation in which she finds herself when she is forced to deal with several events, various types of grief? Is she experimenting with the state specific to immigrants who find themselves in this in-between, with no choice but to adapt to their new surroundings? Or is she questioning her place in society as a woman?

If the concept of immigration often implies the idea of gaining something new acquiring new knowledge, becoming open to new possibilities – there is also, in leaving one's country, significant losses to face. There are many things to mourn. Some see the immigration process as a kind of death followed by rebirth. For Lysette, it's a question of living with all of these conditions and to see them as opportunities. If the concept of intimacy is the guiding principle behind her work, the paths she has taken as a woman, mother, immigrant, Mexican, and Montrealer, are the threads that weave her narrative.

— Bio

LYSETTE YOSELEVITZ est née à Mexico. Elle vit et travaille à Montréal. D'abord formée à l'Académie San Carlos au Mexique puis à l'Université de Guanajuato, elle est diplômée de l'Université du Québec à Montréal où elle est actuellement étudiante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques. Ses œuvres font fréquemment l'objet d'expositions individuelles et collectives au Québec et à l'international (Mexique, Argentine, Colombie, Espagne, Cuba, France). Depuis 2016, son travail vidéographique est distribué par GIV (Groupe d'intervention vidéo). Elle a obtenu plusieurs prix et bourses tels que le prix d'excellence Mc Abbie (2008) de la Fondation UQAM, la bourse de la Fondation Desjardins (2007), la bourse Esther Katz du Centre Saidye Bronfman (2006) et des bourses du CALQ. Elle a été finaliste au prix Norberto Griffa (2012) à la Biennale de l'image en mouvement (Buenos Aires) ainsi qu'au Prix Albert Dumouchel (2009). Elle est actuellement membre d'Arprim, de l'Atelier Graff (lauréate de la résidence Insertion) et de l'Atelier Circulaire, où elle a siégé sur le conseil d'administration. Ses pièces font partie de collections publiques et privées, dont celles de la Banque Nationale du Canada, de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec, du Musée Diego Rivera de Guanajuato, du Musée ex-Convento del Carmen de Guadalajara, ainsi que du Musée de la SHCP.

LYSETTE YOSELEVITZ was born in Mexico. She lives and works in Montreal. She was first trained at the San Carlos Academy in Mexico, then at Guanajuato University, and holds a degree from the Université du Québec à Montréal where she is currently enrolled in the Master's program in visual and media arts. Her works are often featured in individual and group exhibitions in Quebec and internationally (Mexico, Argentina, Colombia, Spain, Cuba, France). Since 2016, her videographic work is distributed by GIV (Groupe d'intervention vidéo). She has received many grants and awards, such as the Bourse d'excellence de la Fondation Mc Abbie (2008), the Desjardins Foundation scholarship (2007), the Esther Katz scholarship awarded by the Saidye Bronfman Centre (2006), as well as CALQ grants. She was a finalist for the Norberto Griffa prize (2012) at the Biennial of Moving Images (Buenos Aires) as well as for the Albert Dumouchel prize (2009). She is currently a member of Arprim, Atelier Graff (where she was awarded the Insertion residency), and Atelier Circulaire, where she served on the board of directors. Her works belong to private and public collections, including the National Bank of Canada, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, the Diego Rivera Museum in Guanajuato, the Ex Convento del Carmen museum in Guadalajara, as well as the Museo de la Secretaría de Hacienda y Crédito Público.

Lysette Yoselevitz

